

les sens du mouvement chez les Anciens.

Je vais vous proposer un cheminement qui nous conduira de l'étymologie des mots qui désignent le mouvement chez les Grecs et les Romains, jusqu'à la lisière de la philosophie chez les penseurs grecs qui ont précédé celui qu'on appelle le père de la philosophie, Socrate. On les nomme donc les Présocratiques.

Je vais prendre d'abord le chemin des écoliers en me promenant dans la forêt des mots.

Le verbe grec qui veut dire "mouvoir" à l'actif ou "se mouvoir" au moyen-passif est *kinein* à l'actif, *kineisthai* au moyen-passif; le nom qui désigne l'action de mouvoir ou de se mouvoir en grec est *kinèsis*. Il nous a donné aussi bien le "kinésithérapeute" que l'énergie "cinétique"; le nom qui désigne la réalité sensible du mouvement est *kinèma*, qui nous est resté tel quel dans le mot cinéma. Le radical commun aux deux mots est donc *kinè-*. Si l'on compare le grec et le latin, on retrouve la même racine, c'est-à-dire un élément plus archaïque et plus fondamental que le radical, plus court aussi : une racine *kiè-* qui a donné le verbe latin *ciere*, peu usité, mais que l'on retrouve dans son dérivé *citare*, indiquant que l'action de mettre en mouvement se répète; or ce verbe *citare* est resté en français dans son sens propre : "citer" quelqu'un en justice, c'est le convoquer, le faire venir au tribunal; "citer" un texte, c'est aller le chercher pour le donner comme exemple. Mais ce verbe a surtout donné un grand nombre de composés en latin, et le français les a tous gardés, avec parfois une légère évolution du sens : "inciter", c'est mettre en mouvement vers, pour ou contre,

"réciter", c'est ramener le souvenir d'une matière apprise,

"exciter", c'est faire sortir quelqu'un de lui-même, le mettre en quelque sorte hors de soi, "susciter", c'est provoquer par dessous un mouvement vers le haut, donc faire apparaître, faire naître.

A côté de la racine *kiè-*, le latin dispose du verbe *movere*, dont le participe passé est *motus*, qui a donné "mouvoir, mouvement, motion, émouvoir, émotion, moteur, motif", en anglais *movie*, renvoyant au monde de l'image animée, comme le cinéma, ou *motion*. Le moteur, comme le motif, c'est ce qui vous met en mouvement, au sens propre comme au figuré.

Une publicité à la télé pour une marque de voiture associe le mot anglais *motion* au français émotion : le mouvement donne des émotions. On voit que le vocabulaire du mouvement désigne au sens figuré des activités de l'esprit ou des sentiments : "cogiter", comme Descartes, c'est "agiter ensemble" des pensées, "penser", c'est "peser", c'est à dire soulever le fléau de la balance, "apprendre", c'est "prendre vers soi", "comprendre", c'est "prendre ensemble", "réfléchir", c'est être le miroir où l'image vient se réverbérer, "s'insurger", c'est se dresser, jaillir comme une source qui surgit de sous une roche. Des mots entiers relatifs au mouvement ont plus ou moins perdu de vue leur sens propre pour être employés au sens figuré. Imaginons par exemple une petite scène : *frappé* par cette insulte, il fut d'abord *ébranlé*, resta *secoué*, mais il accusa le *coup* puis se *ressaisit* et *s'insurgea* contre son interlocuteur". Tout ce vocabulaire s'emploie d'une façon si banale qu'on n'y perçoit plus la métaphore ; la figure de style désignant ce type de métaphore qui tient lieu de simple signifiant est la catachrèse, comme quand on appelle pieds les éléments verticaux qui soutiennent une chaise ou une table : la langue ne dispose pas d'autres mots.

Mais pour les Anciens, ce vocabulaire, à l'origine, n'était pas métaphorique. Tous les processus mentaux étaient considérés comme des actions physiques du monde extérieur sur l'esprit humain ou à l'intérieur même de cet esprit, ou encore de l'esprit humain sur le monde extérieur. Le grec *psukhè* et le latin *anima* désignent le souffle vital des êtres "animés", des "animaux" que nous sommes. Assimilée à la vie, la respiration, dont l'arrêt est signe de mort, signifie donc le mouvement de l'esprit ou des sentiments, selon les nuances de *animus* et *anima*. Cette respiration fait pénétrer en nous le monde extérieur : c'est ainsi que l'inspiration du poète désigne très concrètement chez le poète latin Virgile la façon dont le dieu Apollon pénètre dans les poumons de la Sibylle de Cumes, une prophétesse, quand elle s'apprête à révéler à Enée comment il pourra descendre dans le séjour des morts pour y rencontrer son père. Voici comment il raconte l'inspiration de la Sibylle :

"La vierge dit "C'est le moment d'interroger les destins: le dieu! voici le dieu!" Comme elle prononçait ces mots devant les portes, tout à coup son visage, son teint se sont altérés, sa chevelure s'est répandue en désordre; puis sa poitrine halète, son cœur farouche se gonfle de rage; elle paraît plus grande, sa voix n'a plus un son humain: car elle a déjà senti le souffle et l'approche du dieu. "

La prêtresse invite alors Enée à formuler sa prière à Apollon; puis, quand le dieu se prépare à répondre au héros par la bouche de la Sibylle, voici comment cela se passe :

"Cependant, rebelle encore à la possession de Phébus, la prêtresse se débat monstrueusement dans son antre, comme une Bacchante, et tâche de secouer de sa poitrine le dieu puissant; lui n'en fatigue que plus sa bouche enragée, domptant son cœur sauvage, et la façonne à sa volonté qui l'opresse".

Je vous propose un autre exemple: la notion de "pathétique". Le verbe *pathein* en grec, comme le verbe *pati* en latin, veut dire, d'une façon large, non pas forcément souffrir, comme on le voit dans les mots français dérivés, "pathétique" ou pâtir, mais d'une façon plus générale éprouver, subir. Ce radical, sous sa forme latine, a donné aussi bien "passif" que "patient", le patient d'un médecin étant celui qui subit passivement et patiemment le traitement qu'on lui administre. Donc "éprouver" un sentiment, c'est subir passivement un mouvement, d'origine externe, qui s'exerce sur vous.

Autre exemple encore : vous avez peut-être abordé en philosophie la notion d'ataraxie chez les Épicuriens ou les Stoïciens; chacune de ces deux écoles prétendait offrir à ses adeptes le bonheur par la suppression du trouble de l'esprit - encore une notion de mouvement, un mouvement en tous sens, désordonné, dans le domaine mental. Chez Épicure, l'ataraxie dans l'esprit n'est possible que par l'aponie, l'absence de souffrance physique, dans le corps. Or, la souffrance physique est elle-même le

résultat d'une agitation, d'une perturbation de la vie sensible. Mais on peut aller plus loin : dans sa *Lettre à Hérodote*, Épicure fait de l'ataraxie un véritable guide épistémologique, puisqu'il explique que le trouble dans l'esprit vient uniquement de ce qu'on ne pense pas la réalité telle qu'elle est, qu'on y introduit la contradiction, ce qui la fait grincer aux entournures, et nous fait grincer des dents par la même occasion. Par exemple, si l'on pense correctement le divin, si on lui attribue des qualités conformes à son essence telle qu'on se la représente, on ne peut pas lui supposer de mauvaises intentions à l'égard des hommes. De façon plus générale, comme il n'y a pas de trouble dans les mouvements de l'univers, il n'y a pas lieu qu'il y ait du trouble en nous. Et c'est même parce que notre esprit aspire à la paix qu'il faut en déduire que la paix règne dans l'univers bien pensé. Il n'y a là rien de subjectif ou d'arbitraire.

Cette vision des choses a traversé toute l'Antiquité, même si les approches particulières des philosophes ont évolué pour en déjouer les pièges et pour tenter de la dépasser. Car elle peut comporter de graves conséquences : si ma pensée est déterminée par le mouvement du monde sur elle, si elle subit passivement sa pression, son modelage, alors je ne suis pas libre. Pire, je ne peux pas vraiment penser le monde car ma conscience n'est qu'un maillon dans l'enchaînement physique des éléments du monde, dans son mouvement. Elle n'a aucun recul, n'est pas située dans l'agir mais dans le pâtir. Tout est mouvement du monde sur lui-même, interaction universelle.

Les penseurs présocratiques n'avaient pas besoin de philosophie. Leurs ouvrages, dont il nous est resté des bribes, s'appelaient presque tous *Peri phuseôs*, qu'on traduit par *Sur la nature*. Mais il ne faut pas oublier que les mots de *phusis*, qui a donné "physique", ou de "*natura*" désignent étymologiquement tout ce qui "naît", qui pousse, grandit puis meurt : "nature" est de même famille que "naître, natal, natif". C'est à dire que tout ce qui est en mouvement. L'univers entier est avant tout un mouvement. Mais pas au sens de la science moderne, ni parce que les Grecs auraient eu l'esprit observateur, scientifique. Non, ils pensaient l'univers en termes de mouvement parce que précisément c'était un moyen de ne pas le penser comme distinct de leur conscience. Ils inscrivaient leur pensée dans une *sympathie* universelle, c'est-à-dire dans un *pathein* commun, où tout agit sur tout, où tout pâtit de tout, exactement comme, dans le corps humain, le système nerveux dit "sympathique" met en relation les éléments de notre vie végétative.

C'est ainsi que certain nombre de systèmes ont pu voir le jour essentiellement entre les VIème et Vème siècles avant l'ère chrétienne, tous plus ingénieux les uns que les autres, interchangeable à souhait, tous bien cohérents, présentant d'une façon ou d'une autre l'univers comme un tout unifié, refermé sur lui-même, revenant sur lui même pour affirmer sa totalité, dans un mouvement cyclique.

On peut se divertir un peu en en considérant certains.

Je prends d'abord Héraclite. Il a vécu au début du Vème siècle à Ephèse, une cité grecque en Asie Mineure, sur la côte turque de la mer Egée. On retient surtout de lui l'idée que "tout coule", ou que "l'on ne se baigne pas deux fois dans un même fleuve". Or, l'écoulement de toutes choses dans le tout nous fait courir le risque de ne pas pouvoir faire un arrêt sur image, fixer le réel, dire ce qui est, l'être derrière ce qui devient sans cesse. D'ailleurs, on n'en serait même pas là, car on serait partie intégrante de ce mouvement. Pour résoudre ce problème de plomberie, Héraclite trouve dans sa boîte à outils l'image de l'arc tendu : la vibration de sa corde est à la fois mouvement et immobilité, ce qui est à l'origine de l'harmonie des contraires, une harmonie toujours en mouvement. Cette idée est essentielle, car elle permet de concevoir l'unité de ce qui est autre tout en restant le même, comme l'eau qui coule.

L'harmonie des contraires en mouvement n'en reste pas là : elle se déploie à l'échelle cosmique : c'est le feu, en qui toute chose se transforme et qui à son tour devient toutes les choses, selon un cycle du tout, en mouvement sur lui-même. Tout vient du feu, tout retourne au feu. L'univers est alternativement en expansion et en contraction, et, harmonie oblige, tout se fait "en mesure" comme le précise notre pompier pyromane. Problème : y a-t-il un chef d'orchestre dans la salle pour donner la mesure? Mais dans quelle salle, au fait, en dehors du tout? Non, le feu fixe sa propre mesure, c'est même lui qui est à l'origine de toute mesure par la nécessité interne de son mouvement. Cela nous donne cette belle citation d'Héraclite par Clément d'Alexandrie:

"Ce monde-ci, le même pour tous

nul des dieux ni des hommes ne l'a fait.

Mais il était toujours est et sera

Feu éternel s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure.

Mais cela pose un autre problème : dans ce mouvement éternel du feu, comme dans tout phénomène cyclique, il n'y a ni début ni fin. Le temps n'existe pas. Les stoïciens, deux siècles plus tard, sauteront sur l'idée pour y fonder leur notion de fatalité : tout ce qui est devait être depuis toujours; autant vaut s'y soumettre et l'accepter, ce qui est selon eux une preuve de liberté.

Laissons Héraclite jouer avec ses allumettes. Si vous l'entendez crier, c'est qu'il s'est brûlé. Faisons une petite croisière en Sicile, où les Grecs avaient eu aussi la bonne idée de transporter leurs Pénates, et débarquons à Agrigente, autre colonie grecque, toute récente, toute pimpante, entourée de vignobles, en veux-tu en voilà. Là c'est Empédocle qui vous attend sur le débarcadère. Un petit coup de bouzouki, arrosé d'une coupe de retsina, pour se rappeler le pays, parce qu'on est Grec et qu'on sait recevoir, et le voici qui vous embarque dans son système. Cramponnez-vous, vous allez voir du pays. Figurez-vous que le monde est partagé entre l'Amour et la Haine, que l'un associe les éléments

et que l'autre les sépare alternativement, le cycle se faisant ainsi. Et le tour est joué. On peut broder là-dessus : qu'est-ce qui vous dit que l'Amour associe, bande de romantiques? Peut-être que qui se ressemble s'assemble, mais on peut aussi bien dire que le semblable à côté du semblable, c'est comme les grains de sable sur la plage : ça vous glisse entre les doigts. Pour que le ciment prenne, il faut différentes composantes. Peut-être alors que la Haine réalise mieux le mélange que l'Amour. Peu importe : Empédocle vous prête le Lego, et vous assemblez comme vous voulez. Une chose est sûre : Amour + Haine = Harmonie, CQFD.

Laissons discrètement Empédocle continuer son histoire sans se rendre compte qu'il se retrouve tout seul, et rembarquons, puisque les vents sont favorables, tels Thésée plantant là son Ariane à Naxos, ou Énée plaquant Didon à son hôtel sur la plage d'Hamamet pour aller fonder ce qui deviendra Rome. Mais, comme Enée voit de loin le bûcher funèbre de Didon qui s'est suicidée par chagrin d'amour, nous voyons s'élever les flammes de l'Etna où Empédocle s'est précipité, devant votre affligeante indifférence. Fuyons vers des rivages moins hospitaliers, les côtes de Thrace, l'actuelle Bulgarie (où les Grecs n'allaient-ils pas se fourrer?). A Abdère, Démocrite a rencontré l'atome, comme vous avez peut-être rencontré Dieu. C'est lui, l'atome, dont les mouvements vont tout expliquer. Démocrite tient peut-être un bazar sur l'agora d'Abdère, car il vous vend des atomes de toutes tailles, certains grands comme des mondes. Et comme c'est le bazar, ses atomes vont dans tous les sens. Il vous racontera même qu'un jour il a failli se tuer en roulant dessus, comme sur des billes ; un autre jour, il a encore failli se tuer, cette fois-ci en se heurtant contre un atome de granit gros comme une maison et qui ne voulait pas céder la place (risquer de se tuer c'était son activité préférée, mais un jour, ça a mal tourné, si je puis dire, car en cherchant ses billes dans le ciel -comme si c'était là qu'il faut chercher ses billes- il est tombé dans un puits). Alors il en a eu assez et a pris un gros balai : Démocrite dit "je vais créer un vaste tourbillon, issu d'une façon indéterminée (mon œil!) de l'indéterminé (ou du bazar si vous préférez), et de ce tourbillon naîtra la nécessité des mondes". Et le tourbillon fut. C'est dans son mouvement que, comme dans un crible, les atomes vont se trier et s'assembler par ressemblance ou se séparer par différence. Démocrite avait l'esprit bricoleur.

On peut en rire tant qu'on voudra : n'empêche que Démocrite le matérialiste, comme ses concurrents et voisins lointains, a su penser le mouvement sans un dieu pour donner le coup de pouce initial, et, comme eux, il a su inaugurer une pensée sinon scientifique, du moins laïque.

Nous avons vu avec Héraclite que ce mouvement cyclique du Feu, qu'on retrouve dans l'alternance d'Amour et de Haine chez Empédocle ou dans le tourbillon de Démocrite, abolissait le temps. Il abolit aussi le vide. En effet, puisque le mouvement consiste en ce que tout agit sur tout, cela ne peut se faire que par contiguïté. Tout se tient, tout se touche.

Encore un ? Plus qu'un, en dessert. Je vous présente Anaxagore, contemporain de Socrate, comme Héraclite. Avec lui, on fait un petit tour sur les côtes d'Asie Mineure, à Clazomène. Mais c'est vraiment histoire de se promener, car il a passé le plus clair de son temps à Athènes, faisant partie du cercle d'intellectuels qui entouraient Périclès et voyaient dans son œuvre politique la réalisation d'une cité vivant en harmonie avec l'ordre cosmique- ou les dieux si vous préférez, mais c'est la même chose. Anaxagore est le seul des Présocratiques à avoir suscité un temps l'intérêt de Socrate, car il plaçait la Pensée, le *noûs*, au cœur de sa réflexion. Allait-il ouvrir la voie à une pensée autonome, distincte du mouvement du monde? C'est ce que Socrate feignait d'espérer, pour mieux montrer en quoi il n'en était rien. Avec Anaxagore, tout est dans tout, et réciproquement : tout corps est à l'infini constitué dans des proportions déterminées de tous les corps, et l'esprit traverse ce tout pour l'animer. Oui mais voilà: dans cet univers où tout est physique et où tout agit par contact sur tout, il faut comprendre par "esprit" non pas un principe immatériel, comme un souffle divin, mais le mouvement même du tout, sa logique interne, qui s'est créée dans les nécessités physiques. Le *nous* d'Anaxagore n'est pas si différent du *Logos* d'Héraclite. Le *Logos* d'Héraclite, c'est la parole ou la raison, toute parole tendant à la raison pour les Grecs. C'est l'idée que le monde est rationnel dans l'harmonie de son mouvement sur lui-même. Une raison qu'aucun dieu n'a énoncée. Le *logos* comme le *nous*, c'est le mouvement du tout auquel nous devons accorder notre esprit. Tout ce que nous pouvons faire de rationnel, c'est d'être en phase avec ce mouvement, l'épouser par la pensée. Penser le mouvement, c'est le suivre. L'autonomie de la pensée n'est donc toujours pas à l'ordre du jour chez Anaxagore.

De cette pensée qu'on pourrait qualifier de naïve et qui peut faire sourire, nous retrouvons des traces jusque chez un philosophe aussi grave qu'Aristote. Dans son traité sur la rhétorique, il aborde entre autres ce qu'on appelle une période oratoire, une phrase ample et cadence qui fait se suivre un mouvement ascendant et un mouvement descendant. Pourquoi ce terme de "période". Par étymologie, *peri-odos* veut dire "la route qui fait le tour", le mouvement circulaire. La période oratoire déploie en un tout fermé et cohérent toute une démonstration dont le sens ne se livrera qu'à son terme, quand on en aura parcouru toutes les étapes. La période oratoire mime dans sa cohérence circulaire la cohérence du monde. Epicure livre une idée assez proche : ses lettres à ses disciples sont présentées comme des récapitulations des grands points essentiels de sa doctrine, sur lesquels, dans la réflexion physique ou morale, ils puissent s'appuyer pour ne pas basculer dans des hypothèses fausses. Or, dans la *Lettre à Hérodoté*, à plusieurs reprises, il qualifie ce mouvement circulaire de

récapitulation une *periodos* ou une *periodeia*. A l'échelle d'un petit traité, c'est le même principe qu'à l'échelle d'une phrase argumentative chez Aristote.

Nous voici donc arrivés à un paradoxe : la pensée présocratique, pensée de la *phusis*, ramène tout au mouvement. Et pourtant, nous avons vu qu'elle n'accorde au mouvement ni espace ni temps. Comment penser le mouvement sans l'espace ni le temps? Cela nous semble inconcevable aujourd'hui. Les paradoxes de Zénon d'Elée consistent, d'une façon parfaitement cohérente avec ces impasses de la pensée, à nier le mouvement, ou à le rendre impensable : Pourquoi Achille ne rattrapera-t-il jamais la tortue? Parce que si l'on représente l'espace qui les sépare par un segment de droite, ce segment est divisible à l'infini : le temps qu'Achille aura atteint l'extrémité de ce segment, la tortue aura progressé, et, si petit que soit le temps qui les sépare, il faudra à Achille parcourir un nouveau segment pour atteindre le nouveau point d'arrivée de la tortue, et ainsi de suite à l'infini. Prenons un autre paradoxe, fondé, lui, sur l'hypothèse inverse: au lieu de diviser à l'infini l'espace et le temps, on va au contraire les supposer constitués d'éléments indivisibles d'espace ou de temps. Le temps, par exemple, sera une succession d'instants. La flèche n'atteindra alors jamais son but car dans chaque instant de son parcours elle coïncidera avec l'espace qu'elle occupe à cet instant et ne pourra pas quitter cet espace insécable.

Zénon voulait par ces démonstrations prouver la thèse de son maître Parménide d'Elée, un pas rigolo celui-là, né dans l'austère petite ville d'Elée, en Sicile, pour qui Platon avait le plus profond respect, car il voyait en lui l'iconoclaste qui avait commencé à bousculer le bon vieux matérialisme des physiciens présocratiques, à lancer son ballon dans leur Légo. Que disait Parménide? Illustrée par Zénon, sa thèse consiste à dire que l'on ne peut pas penser le mouvement, le devenir, et que la pensée ne peut penser que ce qui est. Mais Parménide dit plus précisément: "Il est, et il n'est pas possible qu'il ne soit pas", en grec : *esti, kai ouk esti mè einai*, ce qu'on interprète habituellement par "l'être est, et le non-être n'est pas". Pourtant, la formule est plus énigmatique : en disant "il est" et non pas "l'être est", Parménide laisse entendre que tout énoncé est l'énoncé de quelque chose, qu'il n'y a pas de vide de l'énonciation. "C'est la même chose qu'être et que penser", dit-il aussi. En cela, il reste lui aussi un penseur présocratique: la parole comme expression de la conscience est conscience de quelque chose, elle ne peut pas énoncer le rien, le vide, car elle coïncide avec l'être. La pensée n'a toujours pas gagné son autonomie, et ne peut donc pas penser le mouvement comme distinct d'elle.

On voit qu'une évidence sensible, le mouvement, a pu poser d'immenses problèmes aux Anciens ; il n'était d'abord pas pris pour lui-même, comme objet de la pensée, mais comme tout d'un monde où la pensée se fond : une pensée en mouvement plutôt qu'une pensée du mouvement. Quand

Les sens du mouvement

on cherche à le penser, il faut d'abord arracher cette pensée au mouvement. Mais Zénon montre l'impasse de cette problématique périmée, sans pouvoir lui en substituer une autre.

Comment en viendra-t-on à mieux cerner le mouvement et à en rendre compte?

C'est une question qui me dépasse, mais je proposerai trois pistes : l'une du côté de Platon, qui rend la pensée autonome, quitte à lui donner un fondement céleste, dans l'aspiration au bien, au beau, que rien ne satisfait dans le monde sensible. La seconde viendrait du côté du matérialisme, et je pense plus particulièrement à Epicure, qui introduit à part entière le vide dans sa réflexion : l'univers est constitué des atomes et du vide. Point. Ainsi libérée, la réflexion n'avait plus qu'à s'appuyer sur un troisième acquis: l'ouverture à un monde qui n'est plus clos, ni enfermé dans un temps cyclique, géocentrique et anthropocentrique. C'est l'ouverture possible à l'expérience des réalités physiques, mettant la logique mathématique au service des observations, et non pas l'inverse, dans le domaine des particules, des ondes, toutes choses qui ne sont plus du tout de ma compétence.

Claude Gontran